



Focus sur la Flandre qui crée

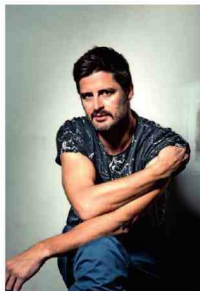
Qui pour succéder à Fabre, Lauwers, Decorte ou De Keersmaecker? Une jeune génération de performeurs engagés, solidaires, urbains et multiculturels, répond-on au KVS et au Kaaitheater, qui fête ses 40 ans cette semaine.

ISABELLE PLUMHANS

On rencontre Guy Gypens à quelques jours du 40^e anniversaire du Kaaitheater qu'il dirige depuis dix ans et qui n'était au départ qu'un simple festival. «À l'époque, les artistes émergents – les 'Tachtigers' Anne Teresa De Keersmaecker, Jan Lauwers, Jan Fabre... – s'opposaient aux institutions. Le système de production était très classique et la Flandre, en retard sur l'étranger. Le festival a été créé pour montrer à Bruxelles ce qui se faisait ailleurs.»

À partir de 1987, celui-ci s'élargit avec une programmation à l'année dans différentes salles à Bruxelles, le Kaai n'ayant à l'époque pas de lieu fixe. On y retrouve des artistes flamands qui se veulent indépendants, sur le modèle hollandais, à l'opposé du système institutionnalisé français. «Tous développeront des structures de production à la mesure de leurs besoins artistiques. Quand Bernard Focroulle propose à Anne Teresa De Keersmaecker de devenir compagnie de la Monnaie, elle conserve sa propre structure», souligne encore Gypens. Cette indépendance farouche s'accompagne pour les artistes d'alors, issus des domaines variés des arts plastiques, de la danse voire de la sociologie, d'un profond bouleversement des formes.

Le fond plus que la forme
Qu'en est-il aujourd'hui? «Les jeunes qui sortent des écoles (de théâtre) sont plus politisés. Ils ont une conscience du monde dans lequel ils s'inscrivent et inscrivent leur art; ce sont des activistes. Leurs aînés étaient en plein post-modernisme: à l'époque, l'engagement n'était pas clairement exprimé même si les 'Tachtigers' qui ont duré ont su s'adapter (on soulignera 'The Blind Poet' de Lauwers, panorama de la diversité de nos sociétés, NDLR). Aujourd'hui, il faut agir concrètement sur une société déconstruite idéologiquement et économiquement. Les artistes sont plus solidaires entre eux: ce qu'ils prônent sur scène doit passer dans leur comportement.» Ces derniers viennent par exemple de signer une chartre dans laquelle ils s'engagent à refuser des contrats sous-payés.



La relève du théâtre flamand vient d'ailleurs



Parler de «théâtre flamand» n'a presque plus de sens: c'est un art international.

1. Junior Mthombeni
2. Sachli Gholamalalad
3. Benjamin Vandewalle
4. Christophe Meierhans
5. Fikry El Azzouzi
6. Kate McIntosh
7. Vera Tussing
8. Michiel Vandevelde
9. Radouan Mriziga

Deuxième différence majeure: l'origine des artistes. Parler de «théâtre flamand» n'a presque plus de sens: c'est un art international. «Bruxelles est un hotspot de la création: sa densité de production artistique est cinq fois plus importante qu'il y a vingt ans, reprend Gypens. Les artistes rangés hier dans notre catégorie 'internationale' se sont installés à Bruxelles, où ils créent.»

Reflet de cette diversité: des six artistes en résidence au Kaai, Kate McIntosh, Vera Tussing, Christophe Meierhans, Michiel Vandevelde, Radouan Mriziga et Benjamin Vandewalle, seuls Vandewalle et Vandevelde sont belges. Les autres sont néo-zélandais, allemands, suisses, marocains...

Le lien à la ville

Dernière caractéristique: le lien fort de ces artistes à la ville. «Ils souhaitent s'ouvrir à des publics différents et sortent des théâtres, emmenant le spectateur dans l'espace public pour le questionner.» Avec un boom de la forme performative...

Si le bouleversement formel n'est pas le moteur principal de la création actuelle, sa quête du fond le pousse à se réinventer. Une réalité à l'œuvre dans «Malcolm X», créé la saison dernière au KVS. Un coup de poing théâtral. Sur scène, des rappeurs, slameurs, danseurs et musiciens convoquent la diversité de Bruxelles et du monde.

D'une façon plus personnelle, Sachli Gholamalalad propose, également au KVS, «A reason to talk», une exploration documentaire sur le passé d'immigration dans sa famille, entre l'Iran, d'où elle est originaire, et la Belgique où grandissent ses enfants.

«La nouvelle génération est multiculturelle. Elle veut créer dans un contexte urbain. Elle est en recherche de nouvelles formes», souligne Michael De Cock, directeur du Théâtre Royal Flamand. Et pour ce faire, elle doit se libérer des Anciens. Cette génération connaît les grands maîtres mais s'en est affirmée. Elle n'est plus impressionnée par eux.»

Se libérer du joug des aînés et se réinventer dans le monde: un processus qui a un petit goût de déjà-vu. L'individualisme en moins, la conscience politique en sus.

Le festival anniversaire du Kaaitheater, «Kaai 40», du 3 au 6/10, www.kaaitheater.be

Clap, 21^{ème}!

Le tournage, à Perwez, d'un épisode de la série télévisée «Les Rivières pourpres», a requis sur le plateau la présence d'une dizaine d'enfants trisomiques. Moteurs (et patience) demandés.

VALÉRIE COLIN

Max n'a pas très envie qu'on l'enroule dans un polaire. «Mais si, ça te servira de bavoir», insiste gentiment l'habilleuse. Lorgnant vers les gaufres empliées sur la table de régie, ces co-stars d'un jour, toutes vêtues de pantouffles et d'une camisole crème, ont décidé de faire les zouaves – embrassades et cris stridents...

Pour l'agence belge de figurants Casting7, ça avait été un fameux défi: trouver une trentaine d'enfants de 7 à 16 ans, blonds ou roux, dotés d'yeux clairs et d'un handicap «visibles», afin d'incarner les rejets clandestins d'une communauté amish alsacienne passablement inquiétante – un passage clé d'un épisode de la série française «Les Rivières pourpres», actuellement en tournage en Belgique.

«On a ramé», confie Sébastien Verbastel, chef de file chez Casting7. Beau coup d'écoles n'ont pas souhaité relayer notre demande.» Le bureau parvient toutefois à recruter neuf enfants porteurs de trisomie 21 – auxquels s'ajoutent quelques blondinet(te)s non déficient(e)s, frères et sœurs des précédents – via Handysport et, surtout, les réseaux sociaux: «Sans nous connaître vraiment, nous formons là une sorte de

«Nous formons là une sorte de 'connexion 21'», sourit la maman de Luther.

'connexion 21', sourit la maman de Luther, un garçonnet atteint du syndrome de Down. La démarche, cependant, n'allait pas de soi: «J'ai un peu hésité à cause du scénario, confie la gardienne de Tom. Il est assez effrayant et truffé d'abérations médicales. Mais on nous a certifié que le réalisateur serait doux.»

Mieux: Julius Berg est sans doute l'homme de cinéma le plus attentionné qui soit. Des pièces de puzzle volent, des grognements de loup répondent aux bastringues d'harmonica. Aucun des figurants ne tient en place. Indulgent, le réalisateur multiplie les prises et trouve encore le temps de sécher les larmes des deux actrices de 7 et 8 ans. La séance était levée à 16 heures. Gladys gravit son beau sourire dans la mémoire de chacun. Alistair voulait une adoration éternelle à sa mère. Et Sébastien, sérieux, réclamait des frites. La vie est belle.

Diffusion au printemps sur France 2



L'Echo 03/10/2017, bladzijden 14 & 15

All rights reserved. Gebruik and reproductie enkel mits toelating van de uitgever via L'Echo

